

## SURFEURS

**Du même auteur**  
*aux éditions théâtrales*

BAL-TRAP / UNE ENVIE DE TUER SUR LE BOUT DE LA LANGUE  
1994

CHRONIQUE DES JOURS ENTIERS DES NUITS ENTIÈRES  
1996

UNE PETITE ENTAILLE  
1997

CONFESSION *in* PETITES PIÈCES D'AUTEURS  
1998

LA QUILLE / 22-34  
1999

XAVIER  
DURRINGER

# SURFEURS

*nouvelle version  
revue et corrigée*

---

*éditions*  
**THEATRALES**

*Les éditions theatrales bénéficient d'une aide de la*



*Société des Auteurs  
et Compositeurs Dramatiques*

*La représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur ou de ses ayants droit. Avant le début des répétitions, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD.*



© 1998, 1999, éditions THEATRALES

4, rue Trousseau, 75011 Paris

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN : 2-84260-028-2

## PERSONNAGES

### EN HAUT

*Le politique* RICHARD LALANDE

*L'homme à tout faire* VLATCO

*Le conseiller* ZALBERG

*La femme du politique* ODILE

### EN BAS

CHARAL

JAVEL

GEBRAÏL

JONK

LA MARMOTTE

KUDI

BOOMER

*Le photographe de guerre* PAPA DINGO

LOLA

Cette deuxième version de la pièce a été jouée au Théâtre National de la Colline du 19 mars au 25 avril 1999, dans une mise en scène de l'auteur, avec Margot Abascal, Brigitte Catillon, Gérard Chaillou, Marc Chapiteau, Clovis Cornillac, Philippe Kara-Mohamed, Gérard Laroche, Bruno Lopez, Jean Miez, Christiane Millet, Anisia Moerman, Edouard Montoute et Eric Savin.

*Deux étages.*

*Le haut, les appartements des hommes politiques, version Mussolino-Stalinien.*

*Deux fauteuils club cuir. Tout est très beau, murs laqués, faux marbre, lustre, statues, assez dépouillé tout de même.*

*En bas, dans les fondations, un no man's land après le chaos.*

*Un lieu, fermé, ouvert pour le deal, avec un vieux divan recouvert d'un tissu léopard.*

*Au centre, un ascenseur monte-charge qui remonte vers les appartements des politiques.*

*De l'autre côté de l'ascenseur, l'entrée d'un ancien petit théâtre transformé depuis peu en peep-show.*

*En avant-scène, un grand bassin d'eau noire, une énorme flaque, de la boue comme si ça gagnait sur la rue.*

*La vie continue en haut comme en bas, tout le long de l'histoire.*

## 1. INTRODUCTION

*Une détonation.*

*Un homme noir, Boomer, avec dreadlocks, s'avance dans l'obscurité, suivi de Charal, un homme blanc, crâne rasé.*

*Boomer et Charal, comme les deux faces d'une même pièce.*

BOOMER.— *(fort, une annonce)* Avant, c'était plus facile, on connaissait le visage de nos ennemis. Aujourd'hui, c'est beaucoup plus difficile, on ne les connaît pas.

CHARAL.— *(de même)* Avant, c'était plus facile, on ne connaissait pas le visage de nos ennemis. Aujourd'hui, c'est beaucoup plus difficile, on les connaît.

## 2. ATTENTE

*Zalberg et Vlatco sont assis dans deux fauteuils club. Ils sont en costume-cravate sombre. Une petite veilleuse rouge est allumée dans la pénombre.*

*Vlatco boit une bouteille de scotch, au goulot.*

VLATCO.– Mince, c'est pas vrai. Qu'est-ce qu'ils foutent ?

ZALBERG.– J'en sais rien.

VLATCO.– C'est bien aujourd'hui, non ? Ou je me goure.

ZALBERG.– Je sais pas, vous m'avez dit, venez c'est aujourd'hui, alors je viens, vous m'auriez dit ça hier, je serais venu pareil, et maintenant vous me demandez ce qu'ils foutent, alors que je savais même pas que c'était aujourd'hui, assumez. Démerdez-vous, vous deviez pas aller les chercher, ni rien, en voiture ou quoi, non ?

VLATCO.– Où ?

ZALBERG.– J'en sais rien. C'est vous, la logistique, non ? Y avait pas un train, un truc, un avion à attendre, un horaire ?

VLATCO.– Affirmatif ! Y z'arrivent par le ciel, par avion, par fax. Ça a été dit par fax.

ZALBERG.– Ben voilà, c'est une accroche ça, un début, y a quelque chose, une trace qui s'est imprimée chez vous, un avion.

VLATCO.– J'aime pas les avions. De savoir qu'ils arrivent par le ciel, jet-lagués et tout, moi là je suis bien, les pieds bien sur terre, sans problème particulier que ces gens-là atterrissent.

ZALBERG.– Le terminal ?

VLATCO.– Quel terminal ?

ZALBERG.– Et ben quoi, vous dormez ?

VLATCO.– Quoi ?

ZALBERG.– Le terminal. Y a plein de terminaux, non, ça se dit ou je parle à côté, vous comprenez quand je vous dis les choses ou ça vous passe au-dessus ?

C'est pas à vous d'être dans les nuages ! Réveillez-vous mon vieux !

VLATCO.– Ho! arrêtez de vous énerver. J'en sais rien, j'ai reçu, disons on a reçu, y avait pas marqué mon nom sur l'enveloppe, mais service municipal, on, nous, nous avons reçu une lettre vous et moi, puis un fax qui disait la même chose que la lettre. Ils arrivent par avion, mais c'est pas celui qui lit qui y est non ?

*Il sort le fax.*

C'est trop facile, tu te tapes déjà la lettre et après la corvée, déjà gentil de vous le dire que c'est aujourd'hui, vous seriez même pas là! Alors je vous dis, oui ils arrivent par avion, oui c'est aujourd'hui, y a rien d'indiqué comme terminal sur ce papier chiotte, retour de vacances stop, mais jamais de la vie d'aller les chercher, nada mon ami, chacun son tour à se taper les corvées.

ZALBERG.– C'est votre job, non, chauffeur. Ça fait partie de vos compétences. C'est pas trop vous demander.

VLATCO.– Si vous voulez, prenez-le comme ça. Prenez-le comme vous voulez! Tout ce que je vois, moi, c'est qu'ils arrivent pas, et que tout seuls, ils arrivent pas à se démerder, voilà et que ça c'est un putain de signe que je me, qu'on se prend dans la gueule. On va se la manger la paire d'assistés mongoliens des grandes écoles... Tout le boulot de décrassage, ça va être pour ma gueule encore.

ZALBERG.– Il a pas fait les grandes écoles, il a rien fait, rien prouvé, c'est pour ça qu'ils le débarquent ici. Ne vous faites pas trop d'illusions sur eux.

VLATCO.– Ça fait longtemps que j'en ai plus.

ZALBERG.– Parfait. Attendons-les.

VLATCO.– Vous avez raison. Y a plus que ça à faire.

ZALBERG.– On dirait pas. Vous pouvez arrêter de boire quand je vous parle! Et arrêtez de boire à la bouteille, ça me dégoûte, y en a autant qui rentre qu'en ressort quand vous buvez vous, y a des verres, non? Ou y a déjà plus de verres dans cette baraque.